

Dissertation n°4

Lis d'abord la proposition de corrigé ; la manière de la construire est exposée juste après.

Chrétien de Troyes, *Le Chevalier de la charrette*

Objet d'étude : Le roman et le récit du Moyen Âge au XXI^e siècle

Parcours associé : le roman et l'invention de l'amour

Dans *Le Chevalier de la charrette*, la reine Guenièvre est-elle la récompense de l'amant ou son souverain ?

Vous répondrez à cette question dans un développement organisé. Votre réflexion prendra appui sur le roman *Le Chevalier de la charrette* de Chrétien de Troyes au programme, sur le travail mené dans le cadre du parcours associé et sur votre culture personnelle.

Introduction

① **Amorce.** Dans la lyrique des troubadours, l'amant donne parfois à sa dame un titre masculin de seigneur, comme si aimer revenait à servir. Le roman de Chrétien de Troyes prête un corps narratif à cette intuition en plaçant le meilleur chevalier du monde sous le règne effectif d'une reine.

② **Rappel du sujet.** Le sujet invite à se demander : « Dans *Le Chevalier de la charrette*, la reine Guenièvre est-elle la récompense de l'amant ou son souverain ? »

③ **Analyse des termes.** Trois éléments portent la question. La *récompense* désigne le prix accordé au terme de l'effort : un bien passif, promis au vainqueur, qui couronne la prouesse sans la gouverner. Le *souverain* nomme au contraire l'autorité suprême, celle qui juge, commande et fait grâce ; le masculin du mot, appliqué à une reine, signale le transfert du vocabulaire politique dans l'intimité amoureuse. La conjonction *ou* place enfin les deux statuts en concurrence et impose de déterminer si Guenièvre subit la quête dont elle est l'objet ou si elle règne sur l'amant qui la mène.

④ **Chemin vers la problématique.** Le récit semble d'abord conforme au premier statut : enlevée par Méléagant, disputée en duel, délivrée au prix du sang, Guenièvre occupe la place du trophée promis au vainqueur. Les scènes où elle parle démentent cette apparence, car la délivrée se comporte aussitôt en maître de son libérateur, qu'elle accable, commande et absout tour à tour.

⑤ **Problématique.** Comment le roman construit-il, à travers Guenièvre, la figure d'une dame dont le jugement, le commandement et la grâce font de l'amour un rapport de souveraineté ?

⑥ **Annonce du plan.** En quoi la reine exerce-t-elle d'abord sur l'amant un pouvoir de juge ? Comment son commandement fait-il ensuite de l'obéissance la forme suprême de l'amour ? Pourquoi sa grâce et sa parole vont-elles enfin jusqu'à fonder l'être même du héros ?

⑦ **Transition.** La première figure de cette royauté intime apparaît sitôt la reine délivrée : celle du juge.

I. La reine qui juge

I.1. L'accueil glacial : le sauveur devant son juge

La reine délivrée reçoit son sauveur en juge, **ARGUMENT car** elle refuse de tenir l'exploit pour un dû. **JUSTIFICATION En effet**, quand Bademagu conduit Lancelot, vainqueur de Méléagant, auprès de Guenièvre délivrée, celle-ci détourne la tête et lui refuse la parole : la **froideur** de l'accueil change l'**audience** en **tribunal**, le **silence** opposé au héros redouble le **refus** public, la **disgrâce** immédiate prive l'amant du **salaire** de sa peine, et le **verdict**, prononcé sans motif avoué, installe une **énigme** qui place le **mérite** guerrier sous une juridiction supérieure. **EXEMPLE** La reine déclare : « il a mal employé sa peine. Je ne le cacherai pas : je ne lui en sais aucun gré. » (v. 3957-3959). **EXPLICATION DE L'EXEMPLE** La litote glaciale « aucun gré » réduit à rien la plus haute prouesse du roman, tandis que la publicité du refus donne à la parole royale la solennité d'une sentence ; la dame se pose en juge de son libérateur. **RÉCAPITULATIF Par conséquent**, la récompense attendue se dérobe et laisse paraître un pouvoir de justice.

↳ **Phrase de liaison.** Sur quelle faute ce verdict glacial se fonde-t-il ?

I.2. Les deux pas comptés : la rigueur du verdict

Le jugement royal se révèle d'une rigueur absolue, **ARGUMENT car** la reine condamne une hésitation de deux pas. **JUSTIFICATION En effet**, lors des retrouvailles qui suivent les fausses nouvelles de mort, Guenièvre livre enfin la cause de sa colère : la **rigueur** de l'**arrêt** porte sur une **hésitation** infime, l'**exigence** de la dame tient la moindre **réserve** pour une **faute**, et la **sanction**, démesurée aux yeux du monde, mesure la **pureté** que réclame un **absolutisme** de **justicière**. La scène place l'aveu au moment précis où le malentendu se dissipe, si bien que la colère enfin dite prend le poids d'une décision longuement mûrie. Le décompte scrupuleux de l'écart hisse une défaillance imperceptible au rang de manquement capital, à la mesure d'une loi du cœur qui ne tolère aucune part de tiédeur. **EXEMPLE** Elle rappelle à Lancelot : « C'est à grand regret que vous y êtes monté, puisque vous avez tardé deux pas. » (v. 4486-4487). **EXPLICATION DE L'EXEMPLE** Le numéral « deux pas » donne à la faute sa mesure dérisoire, tandis que la conjonction « puisque » érige ce détail en motif suffisant de la disgrâce ; la dame compte les pas comme un juge pèse les preuves. **RÉCAPITULATIF Par conséquent**, la reine évalue l'amour à son intégrité, en magistrat suprême du cœur.

↳ **Phrase de liaison.** D'où vient la loi que la reine applique avec cette rigueur ?

I.3. Raison contre Amour : la doctrine que la reine applique

Ce jugement applique une doctrine posée dès l'épisode de la charrette, **ARGUMENT car** le roman a d'emblée hiérarchisé les voix qui se disputent l'amant. **JUSTIFICATION** Alors que le nain promet des nouvelles de la reine au chevalier qui montera dans la charrette d'infamie, une **allégorie** met en scène le débat intérieur du héros : la **hiérarchie** des **instances** relègue le **calcul** social à la **surface** de l'être, la **doctrine** courtoise loge la vérité dans le **cœur**, et la **délibération** disqualifie la **prudence** au profit du **code** amoureux. **EXEMPLE** Le narrateur tranche : « Raison, qui ose lui parler ainsi, n'est pas dans le cœur, mais seulement dans la bouche » (v. 370-371). **EXPLICATION DE L'EXEMPLE** L'opposition du cœur et de la bouche assigne à Raison la parole sans la vérité, tandis que le verbe « ose » fait de son conseil une insolence envers Amour ; la loi que la reine appliquera est écrite là. **RÉCAPITULATIF** La froideur de Guenièvre exécute une jurisprudence du roman, celle qui donne toujours raison au cœur.

⇒ **Transition (entre les parties I et II).** Le pouvoir de juger établit la reine en instance qui évalue l'amour à sa seule pureté. Un juge se borne pourtant à apprécier des actes déjà accomplis, sans les dicter. Cette limite appelle un examen du commandement par lequel la dame gouverne la conduite même de l'amant.

II. La reine qui ordonne

II.1. L'ordre du tournoi : commander jusqu'au déshonneur

La reine gouverne la conduite de l'amant par un ordre inouï, **ARGUMENT car** elle lui commande de se déshonorer. **JUSTIFICATION** À Noauz, soupçonnant l'identité du chevalier vermeil, Guenièvre lui dépêche une **messagère** porteuse d'un **ordre** paradoxal : le **commandement** transforme le **tournoi** en **épreuve de soumission**, le **secret** du **message** réserve le **test** aux seuls initiés, et le **déshonneur** exigé sonde la qualité d'une obéissance aveugle. Le contexte du grand tournoi, où se presse toute la chevalerie du royaume, donne à la consigne son relief scandaleux, puisqu'elle réclame l'inverse de ce que la lice attend d'un preux. Exiger la défaite volontaire au lieu de l'exploit revient à retourner le sens même de la joute, l'amant se trouvant sommé de sacrifier sa gloire pour manifester la pureté de sa dépendance. **EXEMPLE** La demoiselle doit transmettre : « dites-lui en secret que je lui mande : "au plus mal" » (v. 5644-5645). **EXPLICATION DE L'EXEMPLE** Le verbe « mande » appartient au langage du commandement seigneurial, tandis que la brièveté de la formule « au plus mal » lui donne la sécheresse d'un mot d'ordre militaire ; la dame parle en suzerain. **RÉCAPITULATIF** La reine ajoute au pouvoir de juger celui de commander les actes de l'amant.

↳ **Phrase de liaison.** Comment l'amant reçoit-il un ordre qui ruine son honneur ?

II.2. L'hommage de l'amant : un vassal tout entier à sa dame

L'amant répond à l'ordre en vassal, **ARGUMENT car** il se reconnaît l'homme lige de sa dame. **JUSTIFICATION** Sitôt le message reçu, Lancelot accepte de rater ses coups et de fuir devant les jouteurs : la formule de son acceptation calque l'**hommage** féodal, le **vasselage** amoureux reprend le **serment** prêté au **seigneur**, l'**allégeance** convertit la **fidélité** en **appartenance**, et le **don** de soi atteint une **totalité** sans **condition**. La réponse de l'amant emprunte au rituel juridique de l'entrée en vassalité, où l'homme place ses mains dans celles du maître et s'engage sans retour. Transposée à l'amour, cette cérémonie fait de la volonté du chevalier une propriété que la dame détient par avance, chaque geste de la lice valant reconnaissance du lien qui l'attache à sa suzeraine. **EXEMPLE** Il se déclare prêt à obéir « en homme qui est sien tout entier » (v. 5656). **EXPLICATION DE L'EXEMPLE** Le possessif « sien » fait de l'amant la chose de la dame, tandis que l'adjectif « tout entier » exclut la moindre part réservée ; l'obéissance engage l'être complet. **RÉCAPITULATIF** La relation amoureuse reproduit le lien du vassal à son suzerain, preuve que la reine occupe la place du souverain.

↳ **Phrase de liaison.** Cette soumission résiste-t-elle au renversement de l'ordre ?

II.3. Le plaisir de la dame : une loi indifférente à son contenu

L'obéissance se révèle indifférente au contenu de l'ordre, **ARGUMENT car** l'amant accueille avec la même joie le commandement inverse. **JUSTIFICATION** Au second jour, la reine, sûre de son chevalier, ordonne cette fois de combattre au mieux, et Lancelot répond à la messagère par une profession de joie : la **symétrie** des deux ordres prouve l'**indifférence** de la **volonté** soumise à leur **contenu**, la **honte** et la **gloire** pèsent d'un même

poids dans la balance de l'amant, et le **plaisir** de la dame devient la **loi** unique d'un **bonheur** trouvé dans la **docilité**. **EXEMPLE** Il affirme : « il n'est rien qui me pèse à faire, dès lors que cela lui plaît, car tout ce qui lui plaît est mon désir » (v. 5891-5892). **EXPLICATION DE L'EXEMPLE** Le mot « désir » opère la conversion décisive, l'ordre reçu devenant la volonté propre de l'amant, tandis que la tournure « dès lors que » subordonne toute action au bon plaisir royal ; obéir est devenu aimer. **RÉCAPITULATIF** Le commandement de la reine s'exerce sur l'amant comme une souveraineté pleine, acceptée avec joie.

⇒ **Transition (entre les parties II et III)**. Le commandement fait de la reine un suzerain dont la volonté tient lieu de loi. Un souverain accompli détient pourtant deux pouvoirs de plus, la grâce qui relève le coupable et la parole qui fait exister le sujet. Cette plénitude appelle un examen du pardon royal et du nom que la reine confère au héros.

III. La reine qui gracie et fonde l'être

III.1. Le pardon : la grâce du souverain

La reine détient le pouvoir de faire grâce, **ARGUMENT car** elle absout la faute qu'elle avait elle-même condamnée. **JUSTIFICATION** Lors des retrouvailles, Lancelot demande réparation de sa faute et la dame le relève : le vocabulaire de la **confession** fait de la reine une **puissance** spirituelle, l'**absolution** accordée au **pécheur** repentant clôt le procès des deux pas, la **clémence** succède à la sévérité du verdict, et la **grâce**, **prérogative** royale entre toutes, scelle la **réconciliation** en un **sacrement** d'amour, prélude au **rendez-vous** nocturne. **EXEMPLE** Elle prononce : « je vous le pardonne de très bon cœur » (v. 4500). **EXPLICATION DE L'EXEMPLE** Le performatif « je vous le pardonne » lie et délie comme la parole d'un prêtre ou d'un prince, tandis que la locution « de très bon cœur » ajoute la libéralité à la justice ; la même bouche condamne et absout. **RÉCAPITULATIF** La reine réunit les deux faces de la souveraineté, la rigueur du jugement et la générosité de la grâce.

↳ **Phrase de liaison**. Ce pouvoir de grâce s'étend-il jusqu'à l'être même du héros ?

III.2. Le nom donné : l'identité reçue de la reine

La souveraineté de la reine atteint l'identité même du héros, **ARGUMENT car** c'est elle qui lui donne son nom. **JUSTIFICATION** Pendant le premier duel contre Méléagant, une demoiselle demande à Guenièvre le nom du combattant, tenu caché depuis l'ouverture du roman : l'**anonymat** entretenu jusqu'au milieu du texte fait du **nom** un trésor, la **révélation** sort de la bouche royale, l'**attente** construite en **mystère** trouve son **dénouement** dans une parole de la dame, et ce **baptême** différé prouve que l'**identité** de l'amant demeure la **propriété** de sa **souveraine**. **EXEMPLE** La reine répond : « Lancelot du Lac : c'est le nom du chevalier, autant que je sache. » (v. 3660-3661). **EXPLICATION DE L'EXEMPLE** La première occurrence du nom, à près de la moitié du roman, sort de la bouche de la reine, tandis que la modalisation « autant que je sache » voile de discrétion un savoir intime ; l'être du héros transite par la dame. **RÉCAPITULATIF** La reine exerce sur l'amant le pouvoir le plus haut, celui de le faire exister en le nommant.

↳ **Phrase de liaison**. Quel effet ce nom, une fois proclamé, produit-il sur l'amant ?

III.3. Le nom crié : la force rendue à l'amant

Le nom donné par la reine agit sur le combat lui-même, **ARGUMENT car** sa proclamation en dérègle d'abord le cours. **JUSTIFICATION** Sitôt le nom obtenu, la demoiselle le crie depuis la **fenêtre** du donjon et Lancelot, en se retournant, aperçoit la reine : la **proclamation** publique le capte tout entier, le **regard** trouvé lui fait perdre l'**avantage**, et il se défend dès lors par-derrière, ayant longtemps le pire de la bataille ; il faut un second **cri** de la messagère, qui lui indique la parade, pour lui rendre sa **vigueur**, et cette **résurrection** guerrière différée révèle mieux encore l'**origine** de la **force** du héros, sa dame elle-même. **EXEMPLE** Le narrateur raconte : « elle bondit en avant et l'appelle, si haut que tout le peuple l'entend » (v. 3664-3665). **EXPLICATION DE L'EXEMPLE** L'intensif « si haut que » donne à l'appel une portée collective, tandis que le verbe « bondit » traduit l'urgence de faire entendre le nom ; le primat du regard amoureux l'emporte d'abord sur l'efficacité guerrière, et l'amant ne redevient invincible qu'une fois le corps remis dans le bon sens. **RÉCAPITULATIF** La reine fonde l'être et la valeur de l'amant, en souverain dont procède toute puissance.

Conclusion

- ① **Réponse à la problématique.** La reine Guenièvre se révèle le souverain de l'amant bien davantage que sa récompense : elle juge sa conduite au tribunal de l'amour pur, commande ses actes jusqu'au déshonneur consenti et détient le double pouvoir de gracier et de nommer, si bien que la faveur même qu'elle accorde ressemble à la grâce d'un maître, jamais au salaire d'un service.
- ② **Récapitulatif.** Le roman installe d'abord la reine en juge, de l'accueil glacial au décompte des deux pas, selon la doctrine qui loge la vérité dans le cœur ; il la montre ensuite en suzerain, dont l'ordre « au plus mal » éprouve un vassal « sien tout entier », heureux d'obéir en tout ; il lui confère enfin les pouvoirs suprêmes de la grâce et du nom, du pardon accordé au cri qui rend sa force à Lancelot.
- ③ **Ouverture.** La légende de Tristan soumettait les deux amants à la fatalité d'un philtre qui les égalisait dans la faute ; Chrétien institue entre eux une hiérarchie où la dame règne. Cette royauté féminine trouve un lointain écho dans *La Princesse de Clèves*, où l'héroïne exerce sur sa propre passion le pouvoir souverain de la refuser.

Note à l'élève (hors planche)

Ce corrigé est un **modèle à imiter, pas à recopier**. Ce qui compte, c'est la mécanique, visible ici à découvert.

- **Le piège du sujet tient dans le « ou ».** L'alternative invite à un plan-balance : une partie pour la récompense, une partie pour le souverain. Le roman déséquilibre la balance, car le statut de récompense reste une apparence de surface : la reine agit de bout en bout en juge, en suzerain et en dispensatrice de grâce. Le plan doit progresser à travers ces trois pouvoirs au lieu d'opposer deux thèses de force égale.
- **Le masculin « son souverain » est un indice.** Le sujet applique à une femme un titre politique masculin : ce choix oriente vers le vocabulaire féodal du roman, l'hommage, le commandement, la grâce, à mobiliser dès l'analyse des termes puis dans tout le développement.
- **Chaque sous-partie a la même horloge interne :** un argument court articulé par « car », une justification qui s'ouvre sur « En effet », une citation brève localisée au vers, son explication, puis un récapitulatif qui commence par « Par conséquent ».
- **Les mots en gras** sont des repères de vocabulaire, dix par justification : ils répondent à l'attente lexicale du correcteur et tombent sur la copie manuscrite.

Fiche méthode : écrire la dissertation pas à pas (sujet 4)

Appui : sujet 4 · Chrétien de Troyes, *Le Chevalier de la charrette*

Ouvre cette fiche comme un avocat ouvre son dossier : tout le corrigé du sujet 4 s'y trouve expliqué pièce par pièce. Lis la fiche, puis relis le corrigé : tu verras chaque geste de la plaidoirie à découvert. Et le dossier tombe bien : la reine du sujet est elle-même un juge.

Sujet 4. « Dans *Le Chevalier de la charrette*, la reine Guenièvre est-elle la récompense de l'amant ou son souverain ? »

Pourquoi une dissertation ?

Si l'école t'appelle à la barre des dissertations, c'est pour un seul motif de fond : **apprendre à argumenter**. Plan, introduction, citations composent le protocole de l'audience, et ce protocole entier sert cette cause unique. Argumenter, c'est **appuyer une idée sur une raison**, exactement comme un avocat appuie sa cause sur une preuve. Donner ton avis ou raconter l'histoire revient à bavarder dans les couloirs du palais ; plaider est un autre métier.

L'argument : le test du « car »

À quoi reconnaît-on un argument, techniquement ? Fais passer tes phrases à la barre.

- « Guenièvre détourne la tête quand on lui présente Lancelot. » Un argument ? Non : un **fait**. Une pièce brute, qui ne prouve rien tant que personne ne la plaide.
- « Guenièvre détourne la tête, et c'est d'une grande cruauté. » Un argument ? Toujours pas : tu **juges** sans motiver ton verdict.
- « Guenièvre détourne la tête, **car** elle entend juger l'amour de son sauveur au lieu de le payer de sa peine. » Cette fois, oui : une idée, **et la raison qui la soutient**.

Tout se joue sur un seul mot : « **car** ». Retiens ce test, l'allié le plus sûr de l'avocat débutant : **dès que tu peux glisser un « car », tu tiens un argument**. Quand aucun « car » ne trouve sa place, tu n'as le plus souvent qu'un **fait** ou une **opinion**. La langue est plus subtile que ce test, bien sûr ; tiens-le pourtant pour ta jurisprudence de référence tant que le réflexe se forme.

Trois pièces à conviction tirées du dossier Guenièvre :

- « L'accueil glacial vaut sentence, **car** la reine refuse de tenir l'exploit pour un dû. »
- « L'ordre "au plus mal" éprouve l'amant, **car** l'obéissance prouve l'amour mieux que la prouesse. »
- « Le nom de Lancelot appartient à la reine, **car** c'est sa bouche qui le révèle au roman. »

Voilà pourquoi, dans le corrigé, **chaque sous-partie s'ouvre par un argument articulé par « car »** : le « car » est le sceau de l'argument, comme le tampon du greffe authentifie une pièce.

Le piège de l'érudition. Chaque année, comme correcteur du bac, je lis des copies savantes, bourrées de connaissances, où ne se plaide pas un seul argument. **Une copie sans argument, si érudite soit-elle, ne dépasse pas 7 sur 20.** Imagine un greffier zélé qui empile sur le bureau du juge des cartons entiers de pièces : dates, citations, biographies, notices. Le dossier pèse des kilos, et l'affaire n'avance pas d'un pouce, faute d'un avocat pour se lever et dire : « Voici ce que cette pièce prouve, et voici pourquoi. » Réciter ton cours ou recopier une notice d'*Universalis*, c'est empiler les cartons du greffier. Toi, tu vas apprendre à te lever et à plaider : le savoir devient une preuve le jour où un « car » le met au service d'une cause.

Plus tard, avec de l'entraînement, tu pourras laisser le « car » au vestiaire : tu reconnaîtras l'argument sans avoir besoin de l'écrire. **Pour l'instant, garde ton « car » en toutes lettres** : il est ton signe distinctif d'avocat, tant que le métier rentre.

Reste à savoir qui préside l'audience. Mets tout de suite un visage sur le correcteur : un **méchant dragon** en robe de magistrat, qui feuillette ta copie en cherchant la faille. Toute cette fiche t'apprend à gagner ton procès devant lui ; à la fin, tu entreras même dans sa tête.

1. Ouvrir le dossier : comprendre le sujet

Trois gestes, dans l'ordre, avant la première ligne de la plaidoirie.

- **Recopie le sujet mot pour mot**, guillemets compris. Un avocat cite l'acte d'accusation à la lettre, jamais de mémoire.
- **Souligne les mots-clés**. Ici trois : la *récompense*, le *souverain*, et le petit mot *ou* qui les met face à face.
- **Nomme la forme du sujet : une alternative « X ou Y ? »**. Voilà le piège du dossier : l'énoncé te tend une **balance à deux plateaux** (une partie pour la récompense, une partie pour le souverain, une synthèse molle pour finir). Un tel plan piétine, chaque plateau annulant l'autre. La parade consiste à **déplacer la question du statut vers la fonction** : au lieu de peser ce que Guenièvre *est*, examine ce qu'elle *fait*. Or elle fait exactement ce que fait un souverain : elle **juge**, elle **ordonne**, elle **gracie**. L'alternative se tranche alors d'elle-même, pièce après pièce.

2. L'introduction : sept temps pour ouvrir l'audience

Un mouvement par ligne, jamais mélangés.

N° Temps	Ce que tu écris	Sur le sujet 4
① Amorce	Un fait littéraire ou historique, phrase courte	Les troubadours donnent parfois à la dame un titre masculin de seigneur
② Rappel du sujet	Le sujet recopié mot pour mot	« Dans <i>Le Chevalier de la charrette</i> , la reine Guenièvre est-elle la récompense de l'amant ou son souverain ? »
③ Analyse des termes	Les mots-clés définis, avec leur tension	récompense · souverain · ou
④ Chemin vers problématique	Tu resserres jusqu'à un nœud	Le récit la montre en trophée disputé ; ses paroles la montrent en maître
⑤ Problématique	Une seule question, jamais binaire	Comment le roman fait-il du jugement, du commandement et de la grâce de Guenièvre un rapport de souveraineté ?
⑥ Annonce du plan	Trois questions, une par partie	(les trois questions du plan ci-dessous)
⑦ Transition	Une phrase qui ouvre la partie I	« La première figure de cette royauté intime apparaît sitôt la reine délivrée : celle du juge. »

L'amorce. Ouvre par un fait précis (littéraire, historique ou esthétique) qui prépare le sujet sans le répéter : elle plante le décor de l'affaire et donne envie d'écouter la suite. Les généralités du type « de tout temps » endorment la salle avant l'audience. Ici, le corrigé part de la lyrique des troubadours, où l'amant appelle sa dame d'un titre masculin de seigneur, comme si aimer revenait à servir : le sujet est déjà tout entier dans ce détail.

Pourquoi recopier le sujet. Recopie l'énoncé à l'identique, guillemets compris, pour deux raisons. Tu prouves au correcteur que tu plaides bien l'affaire inscrite au rôle, et non une affaire voisine ; et tu t'obliges à lire chaque mot de près. La moindre reformulation te fait plaider à côté du dossier, autrement dit glisser vers le hors-sujet.

De l'analyse des termes à la problématique. Voici le chemin, en quatre pas. Il a l'air simple ; chaque pas cache sa difficulté, autant les nommer.

Pas 1. Définir les mots dans le texte. Interroge les mots-clés un par un, comme des témoins que tu crois connaître parce qu'ils vivent dans la langue de tous les jours. Leur déposition dans *ce roman* est plus précise, et c'est elle que le dossier réclame.

- La *récompense*, c'est le prix promis au vainqueur : un bien passif, qui couronne l'effort sans le gouverner.
- Le *souverain*, c'est l'autorité suprême : celle qui juge, commande et fait grâce. Remarque le masculin appliqué à une reine, indice précieux : le sujet transporte le vocabulaire politique et féodal dans l'intimité amoureuse.
- Le *ou* met les deux statuts en concurrence et exige un verdict.

Pas 2. Faire surgir la tension. Confronte les définitions comme deux témoins dont les dépositions se contredisent, et repère le point exact du désaccord. Moment délicat de l'instruction : la contradiction ne figure jamais en toutes lettres au dossier, à toi de l'y déceler. Ici, l'intrigue entière semble déposer pour la récompense : Guenièvre est enlevée, disputée en duel, délivrée au prix du sang, tel un trophée. Puis la reine ouvre la bouche, et ce témoignage s'effondre : la délivrée accable, commande et absout son libérateur, en maître.

Pas 3. Resserrer jusqu'au nœud. La tension reste large ; réduis-la à **un seul point précis**, celui où l'affaire se joue vraiment. Suis le fil : le statut de trophée tient à ce que les autres font *d'elle* ; sa souveraineté tient à ce qu'elle fait *des autres*. Voilà le nœud : la faveur même qu'elle accorde ressemble à la grâce d'un maître, jamais au salaire d'un service.

Pas 4. Poser la problématique. Transforme ce nœud en **une seule question**, précise, et surtout pas binaire (jamais une question qu'un simple oui ou non refermerait). Le nœud dit : « Guenièvre agit en souverain jusque dans ses faveurs ». La question qu'il soulève : « Comment le roman construit-il, à travers Guenièvre, la figure d'une dame dont le jugement, le commandement et la grâce font de l'amour un rapport de souveraineté ? »

Ce chemin est ta **passerelle** entre l'analyse des mots et la question : grâce à lui, la problématique apparaît au correcteur comme la conclusion logique de l'instruction que tu viens de mener, et jamais comme une question surgie de nulle part.

3. Le plan : une instruction qui progresse, jamais une balance

Ton plan suit **un seul mouvement**, où chaque partie rend la suivante nécessaire. Le face-à-face en deux blocs (« elle est une récompense » / « elle est un souverain ») laisserait les deux plateaux à égalité jusqu'au bout, et ta synthèse finale ressemblerait à un juge qui refuse de trancher. Le corrigé procède autrement : il instruit les **trois fonctions** du souverain, l'une après l'autre, chacune plus haute que la précédente.

- **I. La reine qui juge** : accueil glacial, verdict des deux pas, doctrine du cœur contre Raison.
- **II. La reine qui ordonne** : l'ordre « au plus mal », l'hommage du vassal, le plaisir de la dame devenu loi.
- **III. La reine qui gracie et fonde l'être** : le pardon, le nom donné, le nom crié qui rend sa force à l'amant.

En quoi ce plan répond-il à l'alternative du sujet ? Il la tranche par les faits : dès la première partie, la balance penche, puisqu'une récompense ne juge personne ; la deuxième et la troisième alourdissent le même plateau, jusqu'au pouvoir suprême de faire exister l'amant en le nommant. Le « ou » du sujet reçoit ainsi un verdict motivé, gagné pièce après pièce.

4. Le paragraphe : une plaidoirie en cinq temps

Chaque sous-partie déroule **cinq temps** dans le même ordre, comme une plaidoirie bien réglée. Dans le corrigé, ils portent une étiquette de couleur ; voici ce que chacune veut dire.

- **ARGUMENT** Une phrase courte, articulée par **car** placé après une virgule. Tu déposes ta pièce à conviction et tu annonces ce qu'elle prouve.
- **JUSTIFICATION** Elle commence par **En effet**. Ta plaidoirie proprement dite : tu développes et tu analyses, sans citation encore.
- **EXEMPLE** Une citation **brève**, intégrée à la phrase, introduite par un verbe (*déclare, rappelle, raconte*), et **localisée au vers** : ainsi « il a mal employé sa peine. Je ne le cacherai pas : je ne lui en sais aucun gré. » (v. 3957-3959). La pièce est versée au dossier, avec sa cote.
- **EXPLICATION DE L'EXEMPLE** Tu fais parler la pièce : un mot, une tournure, une image, l'effet produit.
- **RÉCAPITULATIF** Il commence par **Par conséquent**. Tu refermes la plaidoirie sur l'idée gagnée, comme on requiert en fin d'audience.

Astuce du corrigé. **En effet** et **Par conséquent** ne figurent en toutes lettres que dans les **deux premières sous-parties**, le temps de montrer le squelette. Ensuite, l'étiquette suffit et les mots s'effacent.

5. Entre les paragraphes : liaisons et transitions

Deux outils différents, à ne pas confondre.

- **La liaison** relie deux sous-parties d'une même partie : une **petite question**, brève, comme celle qu'un juge pose pour relancer l'audience. Ex. « Sur quelle faute ce verdict glacial se fonde-t-il ? » Elle t'évite de juxtaposer deux sous-parties sans lien visible.
- **La transition** relie deux parties, en **trois phrases** : un acquis qui montre ses limites, un manque qui apparaît, une question qui appelle la partie suivante. Regarde le corrigé : le pouvoir de juger est acquis ; or un juge se borne à apprécier des actes déjà accomplis, sans les dicter ; cette limite appelle l'examen du commandement. L'instruction se poursuit, chef d'accusation après chef d'accusation.

- **Interdit** : « nous avons montré que... ». Ta transition regarde vers la suite du procès ; reformule l'idée acquise au lieu de la rejouer.

6. Les mots-repères en gras

Dans chaque justification, **dix mots en gras**, qui répondent à l'**attente lexicale du correcteur** : il cherche sur ta copie les mots propres à l'œuvre, comme il n'admet à son audience que les termes exacts du droit.

Chaque œuvre possède son **univers lexical** : plaider Chrétien de Troyes avec les mots de Zola, c'est plaider un divorce avec le code de la route. Chez Chrétien, tu penses avec *fine amor*, *hommage*, *vassal*, *suzerain*, *verdict*, *disgrâce*, *grâce*, *clémence*, *allégeance*, *merci* ; chez Zola, avec *hérédité*, *milieu*, *déterminisme*, *tare*. Le mot juste prouve que tu raisones depuis l'intérieur du monde du texte, au lieu d'y plaquer une grille étrangère.

Ces termes sont tes **pièces maîtresses** pour remonter jusqu'à la **pensée de l'auteur** et à son **intention**. Nommer le *vasselage* amoureux, la *grâce* royale ou le *performatif* du pardon, c'est reconstituer pièce après pièce ce que Chrétien a voulu dire, comme on reconstitue les faits à l'audience. Le vocabulaire **est** l'analyse même, la matière première de ta plaidoirie.

Sur la copie manuscrite, le gras disparaît : tu n'y mets jamais rien en gras. Les mots, eux, demeurent : voilà les pièces que le dragon viendra chercher au dossier.

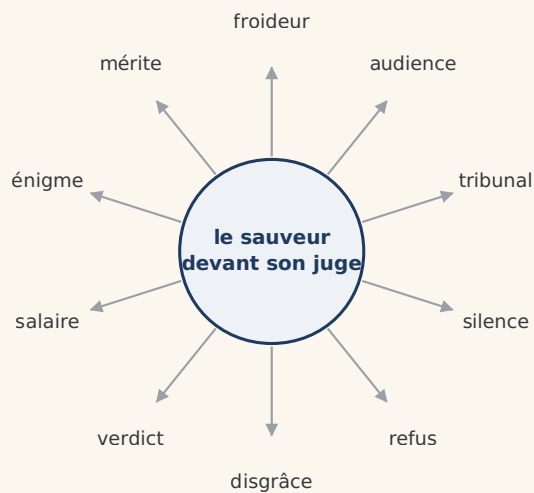
Comment les trouver : la méthode du soleil

La méthode du soleil sépare deux temps, que tu ne mélanges jamais, de même que l'instruction précède toujours l'audience. Son principe : tu réunis des **mots**, jamais des phrases. Tu montes d'abord ton dossier de **lexique important** sans t'encombrer l'esprit à rédiger ; la mise en phrases attendra que toutes les pièces soient rassemblées.

Premier temps : chercher, sans te censurer. Dessine un **cercle** et inscris en son centre le **mot-clé de l'argument**, comme le nom d'une affaire en tête de dossier ; fais partir **dix rayons** vers l'extérieur. Au bout de ces rayons, note en vrac la **quinzaine de mots** que le mot central te souffle : notions, images, synonymes, effets. Interdiction de trier ou de juger à cette étape : tu instruis l'affaire à charge et à décharge, tu laisses ta part intuitive, celle qui associe librement, **faire jaillir des idées**. Un bon avocat commence par consigner tout ce que l'affaire lui évoque ; le tri appartient à l'étape suivante.

Second temps : choisir. Reviens sur ta récolte avec l'œil du plaideur et **élague** tout ce qui n'appuie pas ta cause. Aucune obligation de tout retenir : dix mots, cinq, voire **aucun**, la sélection des pièces t'appartient. Ces mots t'ont conduit jusqu'à l'idée ; ne verse au dossier que ceux qui plaident, et classe le reste sans suite, au brouillon.

Rédige seulement ensuite. Un bon repère : ta justification fait **au moins 360 signes**, soit environ **cinq lignes**, et rien ne t'empêche d'aller au-delà. Une plaidoirie de cinq lignes, voilà le minimum pour emporter la conviction du dragon. L'ordre des opérations compte : le vocabulaire précède la rédaction, et ta phrase se bâtit sur les pièces déjà réunies, comme la plaidoirie se prépare sur un dossier complet, jamais l'inverse.



Soleil de la sous-partie I.1 : au centre, l'argument ; autour, les mots qui ont jailli. Le corrigé emploie les dix, mais rien n'y oblige : tu aurais pu n'en verser que quelques-uns au dossier.

7. La conclusion : le délibéré en trois temps

- ① **Réponse.** Rends enfin ton verdict sur la problématique, en une phrase nette : Guenièvre se révèle le souverain de l'amant bien davantage que sa récompense, la faveur même qu'elle accorde ressemblant à la grâce d'un maître.
- ② **Récapitulatif.** Retracer le chemin des trois parties (juge, suzerain, dispensatrice de grâce et de nom), sans le recopier.
- ③ **Ouverture.** Un autre texte, un prolongement. C'est le **seul** endroit où citer un exemple hors de l'œuvre : le corrigé rappelle le philtre de *Tristan*, qui égalisait les amants dans la faute, puis *La Princesse de Clèves*, où l'héroïne exerce sur sa propre passion le pouvoir souverain de la refuser.

8. Le code de procédure : cinq articles à ne jamais perdre

Cinq règles qui protègent ta copie, comme un code protège le plaideur.

- **Citations** exactes, brèves, localisées au vers. Jamais annoncées par « cette citation » : une pièce se verse au dossier, elle ne s'annonce pas par un panneau.
- **Sources.** L'œuvre au programme fournit la preuve ; le parcours vient en appui ; aucun exemple non littéraire dans le devoir, sauf l'ouverture.
- **Le lecteur** ne devient jamais sujet de la phrase : tout effet se rattache au texte.
- **Connecteurs d'articulation** (*mais, or, donc, ainsi, cependant, pourtant, néanmoins...*) : autorisés **seulement au passage d'une sous-partie à l'autre**, jamais à l'intérieur d'une sous-partie. Dans le paragraphe, un seul articulateur : **car**, placé à l'intérieur de la phrase.
- **Pas de psychologie** hors texte : analyse ce que le texte construit, en laissant au vestiaire ce que le personnage « ressent » en coulisse. Un avocat plaide les pièces du dossier, jamais les états d'âme qu'il imagine.

9. Dans la tête du dragon correcteur : ses trois attentes

Jusqu'ici tu voyais le dragon depuis ta place, en contrebas. Passe de l'autre côté du prétoire : glisse-toi dans sa peau écailleuse, prends son fauteuil, et regarde ta copie avec ses yeux jaunes. Penché sur ton dossier, que cherche-t-il avant de trancher ? Trois choses, toujours les mêmes. Trois attentes : donne-les-lui, et le verdict tombe en ta faveur.

Un aveu qu'il ne te fera jamais : son intime conviction se forme dès les premières lignes, et il lit tout le reste pour se donner raison. Une ouverture nette met le dragon dans de bonnes dispositions et colore le dossier entier ; une entrée brouillonne l'indispose, et il traque ensuite ce qui confirme sa mauvaise humeur. Soigne donc ton début : c'est là que la sentence se prépare.

Première attente : la cohérence. Le dragon relève le moindre vice de procédure. « Les arbre » sans s : la note baisse. Un argument posé sans aucune justification : la note baisse. Une copie entière sans argument : la note baisse. Une idée sans exemple : la note baisse. Un exemple laissé sans explication : la note baisse. Dans son prétoire, chaque pièce répond de toutes les autres, et un seul feuillet manquant au dossier lui suffit pour faire capoter le procès entier.

Deuxième attente : le lexique. À chaque œuvre son code, et le dragon exige que l'affaire soit plaidée dans le sien, comme le prétoire n'admet que les termes exacts du droit. Invoque le symbolisme à propos de Chrétien de Troyes et une fumée noire monte de ses naseaux : tu cites le mauvais code à l'audience, la note baisse. Verse à son dossier l'*hommage*, la *grâce*, la *fine amor*, le *vasselage*, et sa robe de magistrat cesse de frémir. Tu tiens là la raison d'être des mots-repères de cette fiche : servir au dragon le lexique dont il se régale. Là, le dragon est content, il peut dormir.

Troisième attente : la bienveillance méthodologique. Le dragon siège du matin au soir et voit défiler des centaines de dossiers. Présente le tien en avocat soigneux : une écriture nette, des paragraphes aérés, et aucune formule qui le contraigne à feuilleter ta copie en arrière, du genre « ainsi que nous l'avons vu trois paragraphes au-dessus ». Le dragon sait gré à qui lui rend le dossier lisible, et cette gratitude se lit sur la note.

Au fond, la faveur du dragon se gagne sans grande peine, pour peu que tu le regardes avec un peu d'empathie, en te rappelant qu'il croule sous les dossiers. Le tableau qui suit dresse la liste de ses attaques et de tes boucliers.

10. Gagner ton procès contre le dragon correcteur

Imagine le dragon siégeant au bout de ta copie, prêt à cracher son feu à la première faille de procédure. Bonne nouvelle : chaque règle de cette fiche est un **bouclier** taillé contre une de ses attaques.

L'attaque du dragon

« Où est ta thèse ? »

« Où sont tes pièces ? »

« Tu récites ton cours ! »

« Ta balance reste à l'équilibre, tu ne trancheras jamais ! »

« Ça part dans tous les sens ! »

Ton bouclier

Chaque sous-partie s'ouvre par une pièce à conviction : un **argument** articulé par « car ».

Une **citation brève, localisée au vers**, versée au dossier dans chaque sous-partie : neuf en tout.

Tu **plaides** chaque pièce au lieu d'empiler les cartons du greffier.

Le plan **déplace le « ou » vers les fonctions** (juger, ordonner, gracier) : la balance penche dès la partie I.

Le **plan instruit une seule cause ; liaisons et transitions** enchaînent les audiences.

L'attaque du dragon

Ton bouclier

« Tu plaides sans les termes du Les **mots-repères propres à l'œuvre** répondent à son attente droit ! »
lexicale.

À la fin, le dragon replie ses ailes. La cour se lève, l'affaire est gagnée : ta plaidoirie a emporté la conviction du juge.